corporel aussi qui essaie d'investir totalement l'autre : « Le signe agit par son inscription dans le corps ... L'inscription dans le corps n'a pas seulement ici valeur de message, mais est un instrument d'action qui agit sur le corps lui-même » (A. Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole, technique et langage,* in *Anti-Œdipe,* G. Deleuze et F. Guattari, p. 223). Investissement multiforme : séduction, théâtralisation, intimidation, ... production et reproduction, non représentation exclusivement. Il faut rendre justice à Ḥ.Ṣ. d'avoir posé un autre postulat fondamental de la recherche : la sensibilité (*taḥassus*) aux œuvres pour comprendre leur fonctionnalité. Il mentionne bien souvent la force d'évocation (*qudra al-īḥā'*), la charge physique (*šiḥna māddiyya*), notamment lors de l'analyse de la théorie du *maqām* ... mais il ne les intègre pas à une vue plus systèmique du *bayān.*

Autre point : la théorie de la communication ici concerne essentiellement les relations interhumaines. Or le *bayān* ǧāḥiẓien est également divin : c'est un effort de *sémiotisation* de l'univers humain *et cosmique;* il est histoire et métahistoire.

Pour conclure : si la pensée ǧāḥiẓienne est paradoxale (le paradoxe est au cœur même de son œuvre) il ne faut pas s'étonner de trouver face au texte *dit* un autre texte, *latent,* venant constamment parasiter son texte parallèle, ironique et joueur. Enfin, une troisième ligne se promène entre ces textes, produisant une logique du sens probabilitaire et stochastique. Trois ordres : le dire, le paraître, l'être (Cf. Balandier, *Sens et puissance; Mille plateaux,* Deleuze/Guattari, l'œuvre de M. Serres).

En tout cas, répétons-le, un livre à lire et à méditer.

Lakhdar SOUAMI
(Université de Lyon II)

Ġālī ŠUKRĪ, *Sūsyūlūǧiyyā al-naqd al-ʿarabī al-ḥadīṯ.* Beyrouth, *Dār al-Ṭalīʿa,* 1981. 19 × 13,5 cm., 277 p.

Le propos de l'auteur est assez particulier. Il consiste à analyser « l'arrière-plan sociologique de l'histoire de la critique arabe moderne » (p. 5), bien plus qu'à faire « l'histoire de la critique ou encore la critique de la critique » (p. 6).

Et de fait, abandonnant le « ton académique » et tout apparat critique pour adopter, comme il le dit, le ton du conteur (*luġa riwā'iyya*), l'auteur procède à un historique où se mêlent les événements politiques, les révoltes et révolutions, les tendances de la littérature, prose et poésie, les options politiques des romanciers et des poètes. Des affirmations catégoriques, qui mériteraient d'être étayées sur une analyse de textes, rattachent les insuffisances de la critique littéraire arabe aux limitations de la liberté imposées par l'autoritarisme politique des pouvoirs arabes. Des suggestions séduisantes, peut-être justes, ne dépassent jamais le niveau des hypothèses. Bien plus, les arguments avancés pèchent par une certaine incohérence. La participation des critiques littéraires à la vie politique (p. 27) ne suffit pas à expliquer leurs méthodes d'analyse formelle ou leurs critères dans l'analyse sémantique. Les rapports entre les théories de Ṭāhā Ḥusayn et ses fonctions de ministre restent à démontrer.

BCAI 1 (1984) Ġ. Šukrī: Sūsyūlūǧiyyā al-naqd al-ʿarabī al-ḥadīṯ, recensé par N. Tomiche
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'absence de précision et d'analyse des textes est d'autant plus regrettable que l'intérêt du livre — quoi qu'en pense l'auteur — réside moins dans ses affirmations politico-sociologiques que dans l'historique qu'il fournit de l'évolution d'une critique littéraire qu'il connaît particulièrement bien. Les auteurs arabes et leurs œuvres sont présentés de manière alerte et vivante, mais sans citations ni analyses. En annexe toutefois, un tableau des auteurs cités et rangés par ordre alphabétique fournit le titre et la date de leurs productions critiques. Aucun critère n'est indiqué pour expliquer le choix qui semble purement intuitif et où l'on note l'absence de noms comme Šawqī Ḍayf, Ḥusām al-Ḫaṭīb ou ʿIzz al-dīn Madanī. Les « méthodes » de ces critiques, leurs approches, leur esthétique ne sont pas examinées. Seules leurs prises de position idéologiques sont exposées de manière d'ailleurs souvent allusive avec des expressions comme la « vision » (*al-ru'yā*) qui n'est définie que négativement (p. 183-185) et qui n'est ni idéologie, ni esthétique, ni géographiquement déterminée, ni la marque d'une classe sociale, ni la caractéristique d'un genre particulier, etc. L'absence enfin de tout index permettant de retrouver les nombreuses œuvres citées — critiques, romanesques, théâtrales ou poétiques — contribue à rendre l'ouvrage difficilement utilisable.

Ce livre illustre, en définitive, par son exemple, les tendances d'un bon nombre de critiques arabes actuels, aux jugements intuitifs et subjectifs. A défaut de méthode, l'auteur a pour lui une remarquable connaissance des œuvres littéraires modernes et des événements politiques de l'ensemble des pays arabes. On trouve dans son ouvrage des pages éclairantes sur le rôle de l'Université du Caire, de la presse, ou des cafés, dans la formation d'un groupe d'intellectuels, ardents défenseurs des droits de la critique et de sa mission. En tenant compte de ses limites, il peut être suggestif et utile.

Nada Tomiche
(Université de Paris III)

Adūnīs, *al-Ṯābit wa l-mutaḥawwil, III : Ṣadmat al-ḥadāṯa*. Beyrouth, Dār al-ʿAwda, 1979. 17 × 24 cm., 317 p.

Ce livre, à l'origine, est une partie de la thèse de Doctorat d'Etat que l'auteur a soutenue en 1973. Il publiait le premier tome « Les origines » (379 p.) en 1974, et le deuxième « Fonder les origines » (326 p.) en 1977, couvrant ainsi la poésie arabe jusqu'à la fin du IVe/Xe siècle. Le sous-titre général de l'ouvrage est : « Répétition et création chez les Arabes ».

Bien que la matière soit répartie en de multiples petits chapitres sans numérotation, on peut cependant la diviser en trois grandes parties. La première (p. 20-157) étudie les problèmes posés par ce qu'il est convenu d'appeler la *Nahḍa*/Renaissance. Pour l'auteur, la modernité dans le monde arabe a commencé avec la première rencontre de l'autre sous les Omeyyades : ce fut un combat politico-intellectuel, de résistance au califat; artistique, de lien avec la vie quotidienne; intellectuel, de mystique et de philosophie. Le premier moderne est Baššār (mort en 785) pour sa recherche constante, l'unité dans sa poésie entre ce qui est dit et la manière de le dire, une création aussi indépendante du patrimoine que du réel.

BCAI 1 (1984) Ǧ. Šukrī: Sūsyūlūǧiyyā al-naqd al-ʿarabī al-ḥadīṯ, recensé par N. Tomiche
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net